



**HAL**  
open science

# Une touffe de poil du roi des singes : Sun Wukong et la gent simiesque à travers la littérature chinoise

Vincent Durand-Dastès

► **To cite this version:**

Vincent Durand-Dastès. Une touffe de poil du roi des singes : Sun Wukong et la gent simiesque à travers la littérature chinoise. 2019, <https://bulac.hypotheses.org/15749>. halshs-02020859

**HAL Id: halshs-02020859**

**<https://shs.hal.science/halshs-02020859>**

Submitted on 4 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Une touffe de poil du roi des singes : Sun Wukong et la gent simiesque à travers la littérature chinoise

par [Vincent Durand-Dastès](#) · Publié 19 janvier 2019 · Mis à jour 20 janvier 2019.

<https://bulac.hypotheses.org/15749>



Vincent Durand-Dastès est professeur de langue et littérature chinoises à l'Inalco. Ce billet fait écho à [la programmation autour du Roi Singe présentée à la BULAC du 7 janvier au 15 février 2019](#).

---

Lorsque, dans le grand roman chinois épique, comique et fantastique du XVI<sup>e</sup> siècle, *La Pérégrination vers l'Ouest*, son héros, le roi des singes Sun Wukong, se trouve en difficulté – ce qui n'est, en dépit de sa toute puissance, pas si rare – il arrache une touffe à son propre pelage et la souffle au loin en criant « transformation ! ». Aussitôt, chaque poil du Roi-beau-macaque se change en un petit singe à sa semblance qui vient l'aider dans son combat. C'est à travers un semblable tourbillon de petits singes que nous voudrions par ce billet mener le lecteur de la BULAC. Nous parlerons du roi des singes, de ses origines et de ses avatars, mais aussi d'autres singes éminents de la littérature chinoise et d'autres contrées d'Asie orientale. Cette initiation simiesque se veut aussi guide de lecture : si le lecteur suit les notes de ce petit texte, il y trouvera maintes idées de lecture parmi les ouvrages de la bibliothèque.



Exposition « Les Pérégrinations du Roi Singe », photo : Maxime Ruscio / BULAC.



A depiction of the Chinese monk Xuanzang on his journey to India, 14th century.

Aux sources lointaines de ce grand roman chinois, le parcours audacieux d'un homme, le moine Xuanzang de la dynastie des Tang. Il fut plus tard surnommé Sanzang, « Tripitaka » ou « Trois corbeilles », du nom des divisions internes du canon bouddhique, car Xuanzang devait attacher son nom à certaines des plus brillantes et incisives traductions chinoises des *sūtras*, les classiques sanscrits du bouddhisme. Xuanzang entreprit, entre 629 et 645, un long et dangereux périple qui le mena, à travers les oasis d'Asie centrale et la haute chaîne du Karakorum, jusqu'au monastère de Nālandā au Bihar, où il étudiera cinq ans avant de revenir en Chine, muni de nombreux textes sanscrits à la traduction desquels il se consacra jusqu'à sa mort vers 664 dans un monastère de la capitale. Il fut un esprit subtil, un voyageur intrépide, un grand traducteur... Il est bon de le rappeler, car la version romanesque de son odyssée fera de lui un bigot obtus et pusillanime ! Xuanzang nous laisse une relation de son voyage, le « Mémoire des contrées d'Occident des grands Tang », [Da Tang Xiyu ji](#)<sup>1</sup>, et ses disciples rédigèrent sa biographie<sup>2</sup>.

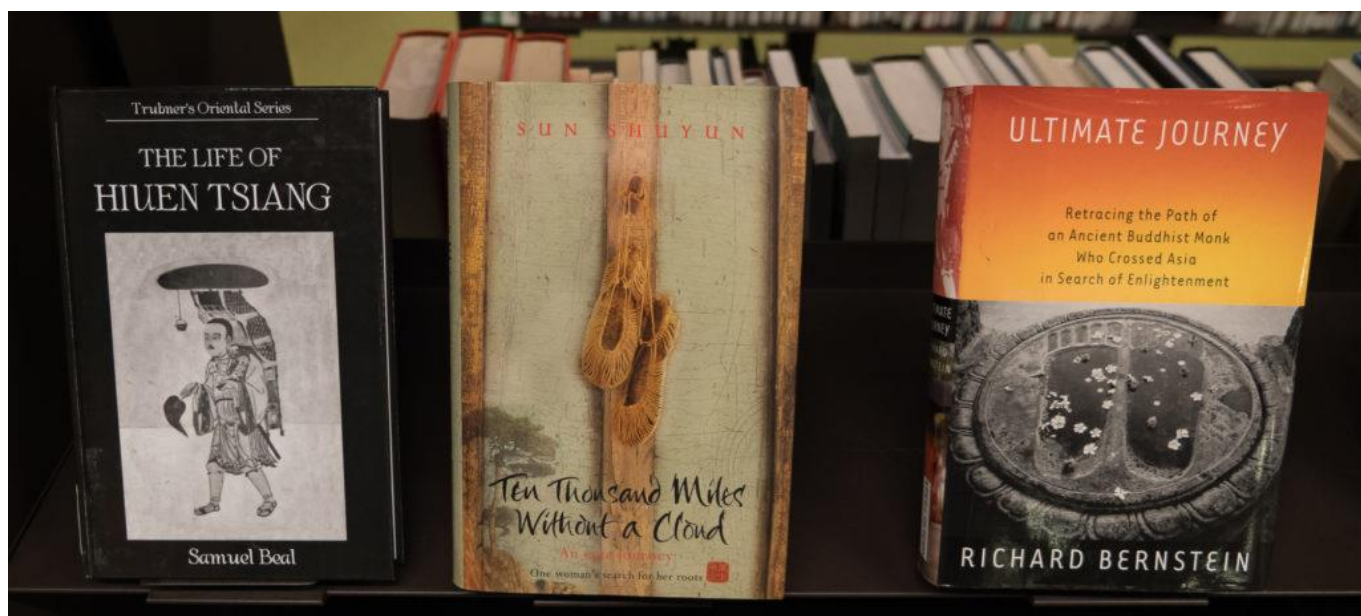
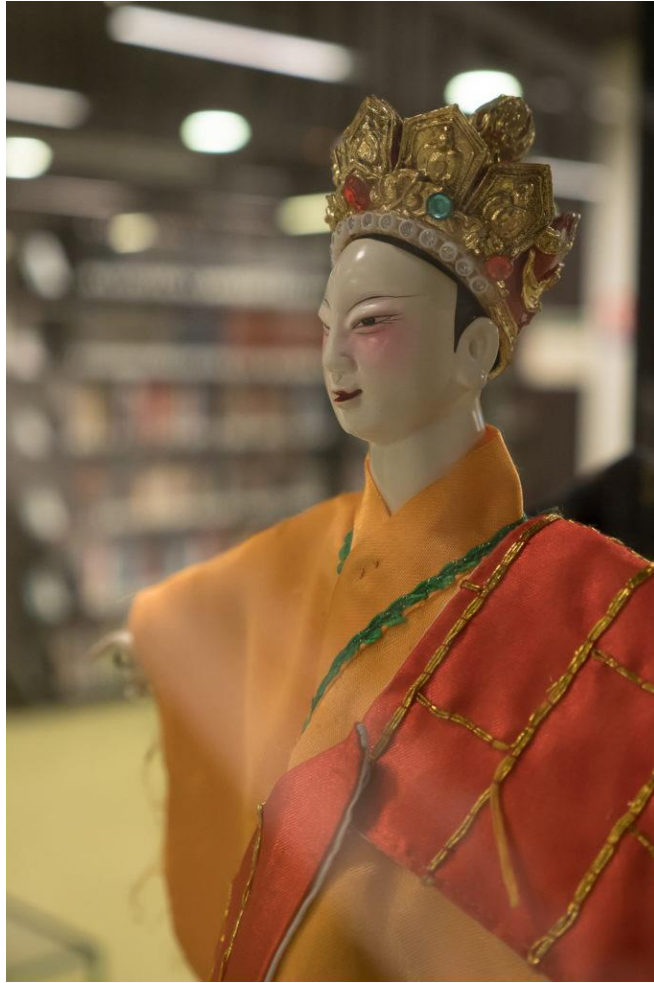


Photo : Maxime Ruscio / BULAC.

Le livre qui devait durablement fixer dans la mémoire collective le récit de l'odyssée du moine fut pourtant le roman-fleuve en cent chapitres *La Pérégrination vers l'Ouest*, publié en 1592 par un éditeur de Nankin<sup>3</sup>. C'est un peu par effraction que celui que l'on connaît aussi sous l'appellation de « roi des singes » fait alors irruption dans l'aventure de Xuanzang. *La Pérégrination* s'ouvre en effet par un prologue éblouissant de sept chapitres : ce n'est pas le moine, mais le singe, qui en est le héros. Né d'un œuf de pierre sur une montagne merveilleuse, il se taille un royaume troglodytique où il règne sur tout un peuple de macaques, puis, inquiet de la finitude de la vie humaine, va apprendre les arts de l'immortalité avant de divorcer radicalement d'avec la mort en descendant dans les palais souterrains biffer son nom des registres du roi des Enfers. Ivre de sa puissance, il défiera le Ciel et son roi, l'Empereur de Jade, qui mobilisera toutes ses armées sans parvenir à venir à bout de lui. Il faudra appeler le Bouddha en personne pour que le singe soit enfin dompté et soumis ; enfermé sous la main du Bouddha transformée en montagne, il ne sera autorisé à en sortir que contre son consentement à accompagner le moine pèlerin au cours de son périple. Flanqué d'autres disciples d'origine aussi monstrueuse que lui-même, un démon-cochon, Zhu Bajie, Shaseng, une divinité des sables du désert, et un dragon ayant accepté de se changer en cheval pour servir de monture au moine, il prend avec ce dernier le chemin du Paradis d'Occident pour en ramener les *sūtras*.







Photos : Maxime Ruscio / BULAC.

En chemin, quatre-vingt-une épreuves l'attendent, incarnées par des démons acharnés à s'emparer du moine pour le dévorer... ou le violer : car, en n'ayant jamais failli, au cours de toutes ses incarnations précédentes, à son vœu de chasteté, le Xuanzang du roman ne s'est pas seulement conformé aux règles monacales bouddhiques : il a aussi, en économisant son sperme, renforcé en lui un concentré de puissance vitale que les démons qui le guettent cherchent à s'assimiler ! Sans le redoutable guerrier aux traits effrayants qu'est le Roi des singes, maître des soixante-douze transformations, sachant manier avec une meurtrière efficacité le lourd gourdin arraché aux cavernes aquatiques du roi-dragon, Tripitaka n'aurait sans nul doute jamais pu mener à bien sa périlleuse mission. Mais par quel processus le grand voyageur, traducteur et théologien bouddhiste Xuanzang s'est-il vu accorder ce simiesque compagnon<sup>4</sup> ?

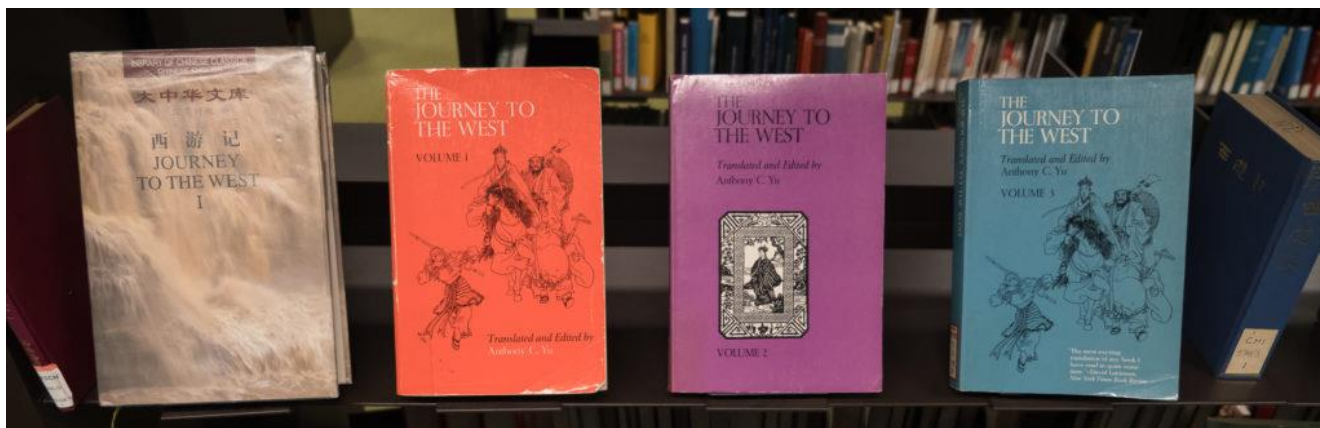
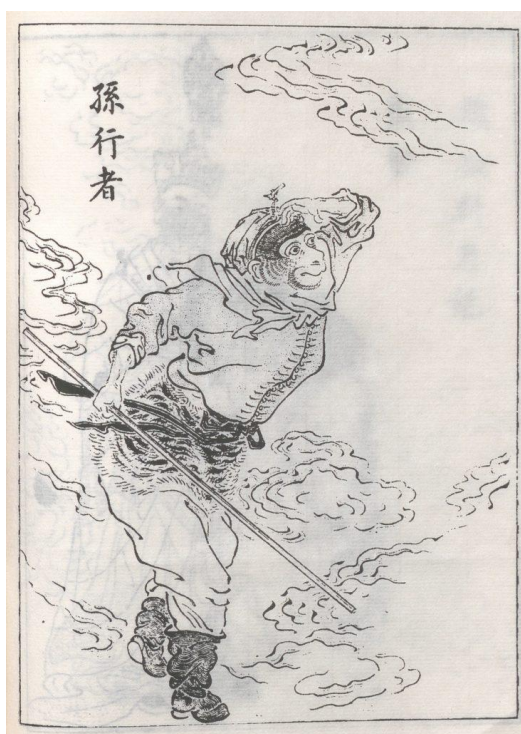


Photo : Maxime Ruscio / BULAC.

## Graines d'immortalités et « essences » démoniaques

Pour bien comprendre l'avènement du personnage du singe pèlerin, il faut nous arrêter un moment sur la place des animaux dans la littérature chinoise. Pour ce faire il conviendra de pratiquer tout d'abord quelques exercices d'alchimie taoïste<sup>5</sup>. Selon cette ancienne science, le corps humain peut ne pas être voué à la maladie, à la décrépitude et à la mort : qui saura, par des exercices appropriés (méditation, diététique, pratiques sexuelles, arts du souffle...), inverser au sein de son propre corps le redoutable cours du temps, peut échapper à la déperdition et nourrir en lui-même un embryon d'immortalité, qui, en se développant, se substituera au corps mortel. Les adeptes taoïstes paraissent-ils pourtant, au bout du compte, mourir ? On s'aperçoit souvent, en ouvrant quelque temps après leur cercueil, qu'ils n'ont fait que donner le change aux hommes et aux dieux : on ne trouvera dans la bière qu'un paquet de vêtement, ou un substitut, gourdin ou épée... Il n'est d'ailleurs pas rare que l'on rencontre le « défunt », bien des années plus tard, le teint frais et juvénile, au détour de quelque chemin de montagne.

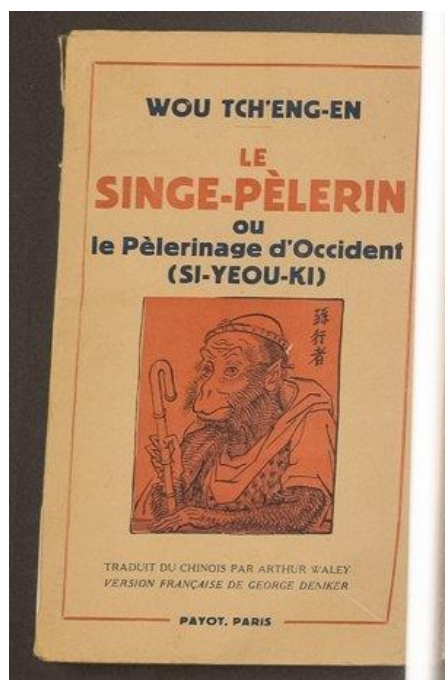


Collections de la BULAC, cote [EFEOB CHI LIT 523 \(1\)](#).



Si les êtres humains ont ainsi tout avantage à pratiquer les arts de l'immortalité, ils ne leur sont aucunement réservés : certaines des espèces animales les plus remarquables par leur intelligence, renards, serpents ou singes, sont réputées, au terme de centaines d'années de pratiques alchimiques, acquérir un pouvoir de métamorphose qui leur permet de prendre l'apparence humaine. Bien des histoires de la littérature chinoise mettent en scène ces animaux venant ainsi séduire, sous une trompeuse apparence, un humain de l'autre sexe, dans le but de lui ravir ses essences séminales pour en renforcer leur propre corps immortel. Dans ces contes, qui sont la version chinoise de nos histoires de vampires, on voit souvent une séduisante renarde<sup>6</sup> mener à la mort par épuisement sexuel son malheureux partenaire... Ces immortels par effraction et violence sont appelés *jing* 精, autrement dit « essences », car en convoitant le sperme (chez les hommes) ou le sang (chez les femmes) d'autrui, ils visent avant tout à raffiner en eux-mêmes les essences corporelles les plus subtiles, véritables graines d'immortalité : les démons animaux qui guettent le passage du moine sur le chemin d'Occident pour lui faire un mauvais parti obéissent exactement à cette logique<sup>7</sup>.

### Singes ravisseurs, singes géniteurs



Collections de la BULAC, cote [EFEOB OC 8872](#).

On a vu que, dès qu'elles maîtrisent l'art des métamorphoses, ces « essences » d'origine animale n'ont de cesse de se transformer en êtres humains. C'est ce qui explique par exemple qu'en Chine, à la différence du Japon, on ne rencontre que peu d'images d'esprits renards sous leur aspect vulpin : une renarde métamorphosée en jolie fille sera représentée picturalement, si jamais elle l'est, comme... une jolie fille ! Le singe, en revanche, a déjà figure humaine, ou presque : c'est ce qui distingue les esprits-singes des autres « essences ». En Chine comme dans bien d'autres cultures, la gent simiesque a d'ailleurs été vue comme un reflet déformé, une sorte de caricature vivante de l'humanité. Pourtant, une distinction fut établie au sein du peuple singe : si la société des macaques, laids, querelleurs et bruyants, n'évoquait que trop bien le désordre des mœurs humaines, celle des gibbons, grands singes discrets nichant au plus haut des arbres ou au plus profond des montagnes, était quant à elle



traditionnellement considérée comme noble, raffinée, et policée. Leurs hululement mélancoliques, parvenant aux oreilles des lettrés, résonnaient comme en écho avec leur propre spleen : la poésie chinoise classique est pleine de leur triste voix<sup>8</sup>, et le grand lettré des Tang Liu Zongyuan 柳宗元 (773-819), dans un texte célèbre, dépeignait une véritable utopie gibbonesque opposée au désolant tableau de la vie des macaques, si proche de la société de son temps...



Collections de la BULAC, cote [EFEOB CHIN LITT 4 \(I-II\)](#).

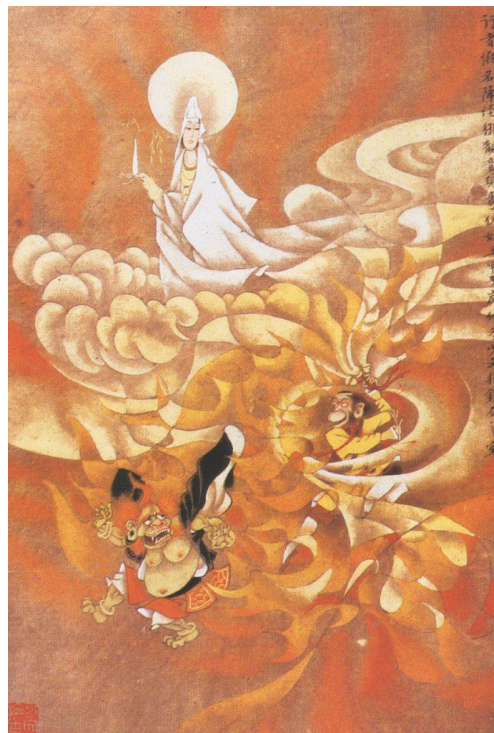
C'est aussi l'époque de Liu Zongyuan qui nous a légué un texte magnifique, le « Complément à la biographie du Gibbon blanc de Jiang Zong » : on y raconte comment un gibbon blanc, singe d'un très grand âge, passé maître dans les arts de l'épée et de la conversation comme dans ceux de l'amour, a, par des enlèvements audacieux, rassemblé dans sa lointaine retraite montagnarde de nombreuses captives humaines. La dernière enlevée, la femme d'un général chinois, est enceinte de ses œuvres lorsque la chance du gibbon tourne : le général découvrira son repaire et le tuera. Le gibbon, en mourant, annonce au général que sa femme donnera naissance à un être d'exception, le calligraphe Ouyang Xun... lequel, il faut le dire, fut célèbre en son temps pour sa laideur simiesque<sup>9</sup>. Plus subtilement, de telles histoires, basées sur le très ancien folklore des singes ravisseurs, inversent en quelque sorte la carrière de l'« essence » vampire : échouant à préserver son immortalité, le gibbon blanc meurt tout en engendrant un rejeton humain. D'autres figures célèbres de l'histoire chinoise sont, de la même façon, dites être issues du viol de leur mère par un gibbon blanc qui périra presque aussitôt pour cette transgression : c'est ainsi le cas du célèbre stratège de la fin de l'antiquité Han Xin, dont la mère, dit-on, dut se livrer au gibbon qu'élevait sa famille pour avoir perdu contre lui une partie de go<sup>10</sup>.

## Compagnon des saints bonzes et « singe de l'esprit »

L'histoire du singe joueur d'échec nous amène à une autre thématique liée au gibbon : son compagnonnage avec de saints moines. Une tradition liée au monastère Lingyin de Hangzhou veut que des gibbons aient longtemps habité la montagne en face du monastère. Au XII<sup>e</sup> siècle, le moine Shouyi avait l'habitude de jouer au go avec un gibbon blanc sorti des rochers ; le gibbon répondait infailliblement aux appels de l'abbé, et se rendit célèbre en battant à plate couture le préfet de la ville, pourtant redoutable joueur<sup>11</sup>. Les gibbons du monastère Lingyin étaient réputés descendre de deux gibbons, un blanc et un noir – tout comme les pièces du jeu de go... Ils étaient venus d'Inde avec le bonze Huiyi, au IV<sup>e</sup> siècle, qui devait fonder le monastère : les animaux étaient issus d'une troupe de 84 000 singes habitant une montagne sacrée d'Inde, dont une partie, dit-on était venu se poser devant le monastère : la colline qui le jouxte s'appelle en effet « le Pic venu en volant », et la vallée qui le traverse est encore de nos jours appelée « Vallée indienne »<sup>12</sup>.

La tradition qui donne à de saints moines un disciple simiesque, est, on le voit, ancienne. Les singes divins qui se mettent au service des bonzes, s'ils sont toujours des bêtes sauvages, obéissent à leur mentor et le servent. Sans doute représentent-ils la translation narrative d'une vieille métaphore, celle du *xinyuan*, ou « singe (plus précisément : gibbon) de l'esprit ». L'agitation désordonnée et capricieuse du singe, ses mouvements aussi agiles qu'imprévisibles, ont été de longue date comparés aux vaines entreprises de l'esprit humain. L'adepte bouddhiste ou taoïste doit savoir capturer, enchaîner et dresser le « singe de l'esprit », pour pouvoir le concentrer dans la méditation et atteindre la sagesse. Plusieurs textes destinés aux adeptes sont ainsi conçus comme des guides de dressage d'un animal indocile<sup>13</sup> : buffle, cheval ou singe. Cheval et singe se virent unis dans une célèbre expression en quatre sinogrammes, *yima xinyuan* « le cheval des pensées et le singe de l'esprit ».

## Des terrifiants protecteurs tantriques aux dieux des eaux



Collections de la BULAC, cote [BIULO CHI.II.56\(2\)](#).

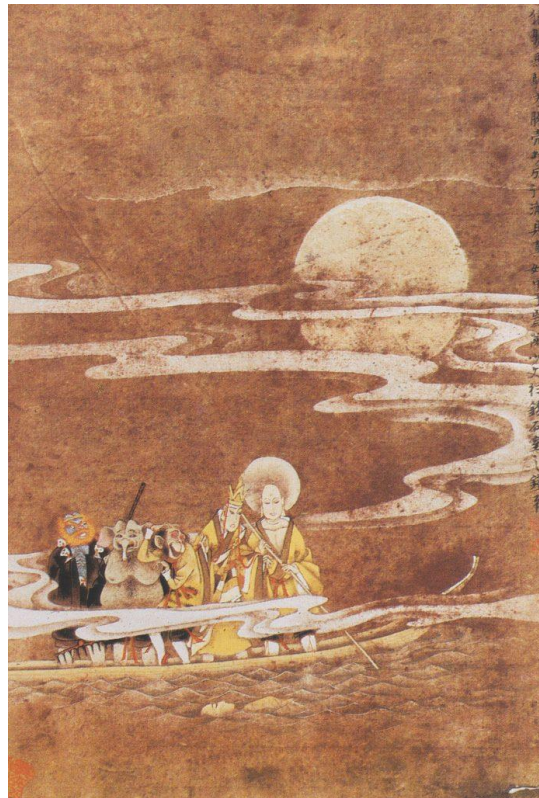
L'école ésotérique – dite encore tantrique – du bouddhisme, si elle ne se constitua pas en tradition monastique, devait profondément influencer les traditions religieuses chinoises, bouddhiste mais aussi taoïste. Il n'est pas question de traiter en détail ici de cet important courant religieux<sup>14</sup>, et l'on se bornera à rappeler comment, en sanctifiant d'une certaine façon des passions humaines initialement condamnées tels que le désir ou la colère, elle donna naissance à une iconographie foisonnante et baroque, volontiers choquante : divinités enlacées à leurs parèdres du côté de l'amour, dieux protecteurs furieux, souvent monstrueux, pour le versant de la colère. Parmi ceux-ci, les divinités à tête animales ne font pas défaut. Le cochon Zhu Bajie, compagnon grotesque de Sun Wukong dans le roman du XVII<sup>e</sup> siècle, est parfois identifié à l'un des sangliers qui tirent le char d'une des déesses ésotériques, Mārīcī. Certaines des divinités thériomorphes ont des traits simiesques : ainsi, sur une pagode bouddhique du XIII<sup>e</sup> siècle de la ville de Quanzhou est représentée une divinité à tête de singe, revêtue d'une armure et tenant un sabre ; sensiblement vers la même époque, près de la passe de Juyongguan au nord de Pékin, c'est aussi un être à tête de singe qui fait partie des démons écrasés par la botte des quatre rois célestes montant la garde en ces lieux. Mais si l'origine de la figure de Wukong peut être recherchée du côté de l'Inde, pourquoi ne pas voir en lui un avatar lointain du compagnon de Rama, le singe Hanuman ? La possibilité fut évoquée par des chercheurs, et donna lieu à un débat acharné<sup>15</sup>, non sans arrières pensées nationalistes de la part de ceux qui se refusaient à voir dans ce héros si parfaitement chinois une dérivation d'un personnage des épopées sanscrites...

Les adversaires de l'origine indienne n'étaient pas sans arguments : en Chine du sud-est, notamment dans la province du Fujian, le culte de divinités singes est avéré avant même que le cycle du *Voyage vers l'Ouest* ne deviennent célèbre, et leur culte procède vraisemblablement de la nécessité d'apaiser de redoutables animaux démoniaques. Plus anciennement encore, la divinité des eaux Wuzhiqi n'a-t-elle pas, elle aussi, l'apparence d'un singe monstrueux ? On l'a également invoquée comme une des sources de la légende de Wukong<sup>16</sup>.

## **Où situer Sun Wukong dans cette nébuleuse simiesque ?**

Notre personnage est sans doute né à la croisée de ces multiples chemins. Le début de son parcours, qui le montre apprendre auprès d'un maître taoïste les arts de l'immortalité, le rapproche des « essences » animales, ces « démoniaques quêteur de perfection », peu légitimes apprentis immortels : ils sont nombreux, dans le roman, à vouloir agresser le moine pour se repaître de sa chair ou s'arroger son sperme : Sun Wukong, qui les combat désormais, rappellera à plusieurs d'entre eux qu'il fut, à ses débuts, leur compagnon... Mais quel est son statut à l'intérieur de la gent simiesque, est-il noble ou ridicule, gibbon ou macaque ? Sun Wukong prend peu ou prou chez tous les singes de la tradition religieuse ou littéraire : par sa laideur, son agitation, son côté hâbleur et vantard, ses impulsions irrépressibles, il est macaque : son nom de famille n'est-il pas Sun, qui fait jeu de mot avec les appellations réservées à la part grotesque de la gent simiesque, wangsun ou wusun ? Un de ses noms n'est-il pas « Roi beau-macaque » ? Pourtant, lorsqu'il apparaît pour la première fois dans la légende, sa figure n'est en rien grotesque, et évoque discrètement celle de l'élégant gibbon blanc des légendes, maîtrisant les techniques d'immortalité : dans le premier récit fantastique, rédigé au XII<sup>e</sup> siècle, du pèlerinage de Tripitaka<sup>17</sup>, c'est sous les traits d'un jeune lettré vêtu de blanc qu'il vient, de sa propre volonté, se mettre au service du moine tout en se présentant comme étant le « roi des quatre-vingt-quatre mille macaques à tête de bronze et front de fer de la grotte des Nuages Pourpres du mont des Fleurs et des Fruits », si vieux qu'il « a déjà vu le fleuve Jaune rouler neuf fois des eaux claires ». Rebaptisé par le moine « le singe novice »

(*hou xingzhe*) il tiendra dans ce premier récit auprès du moine le rôle d'une sorte de guide divin.



Collections de la BULAC, cote [BIULO CHI.II.56\(2\)](#).

En devenant le compagnon du moine, Sun Wukong suit le même chemin que les singes divins descendus de leur montagne pour servir leur maître humain. Comme ceux-ci, qui affrontent volontiers leur mentor humain au jeu de go, n'incarne-t-il pas dans une certaine mesure la figure du « singe de l'esprit », être intime et rebelle qui doit être affronté, dressé, dompté, mais est toujours capable, de façon fulgurante, d'échapper au contrôle de son maître ? Les rapports souvent orageux que Xuanzang et Wukong entretiennent dans le roman peuvent tout à fait être lus de cette façon, et l'identification de Sun Wukong au « singe de l'esprit » est explicitement inscrite au cœur même du roman de 1592. Dans les titres de chapitres, des poèmes de commentaires, Sun Wukong est constamment identifié au *xin*, le « cœur-esprit » (le cœur étant, pour la physiologie chinoise traditionnelle, aussi bien siège des passions que de l'intellect) que le moine a besoin de dresser pour progresser dans sa quête ; par le même raisonnement, les pèlerins, au nombre de cinq (car on compte le cheval-dragon comme un membre du groupe), ne sont pas des individus isolés, mais représentent à eux tous les cinq organes d'un corps (foie, cœur, rate, poumon, rein). Considérer les pèlerins dans leur globalité comme un quintette de personnage permettra aux commentateurs de l'œuvre de les faire entrer dans les réseaux de correspondances quinaires affectionnés par la pensée chinoise : ils sont dits ainsi correspondre aux cinq éléments ou « agents » (terre bois, eau feu métal), qui composent la matière, mais aussi aux cinq directions, couleurs, saveurs...

Pourtant, avant de s'engager dans le pèlerinage, Sun Wukong a montré, en défiant le ciel, un aspect de son caractère où docilité ou compromis n'ont certainement pas de place. Et ce n'est nullement par hasard qu'il revêt alors l'aspect typique d'une divinité tantrique, aux têtes et bras multiples. Ainsi, au chapitre sept de *La Pérégrination vers l'Ouest*, lorsqu'il tient victorieusement tête aux armées célestes :



Il s'ébroua, et se changea en être à trois têtes et six bras. Il fit tourner le gourdin Bonplaisir, qui se divisa en trois. Ses six bras brandissaient les trois gourdins (...) Aucun dieu du tonnerre n'osait plus l'approcher.

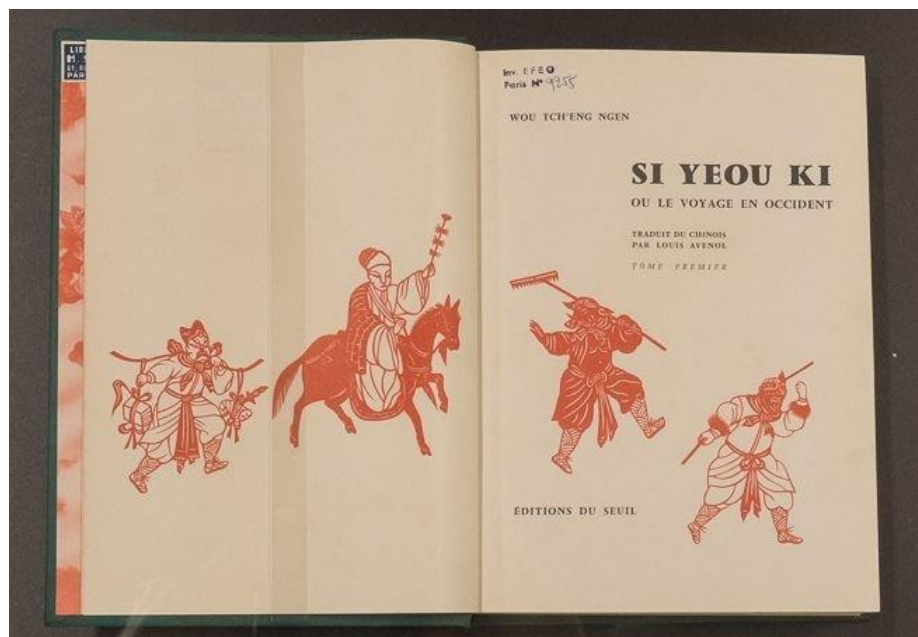
Sun Wukong, à ce moment, est à l'apogée de sa gloire et de sa révolte : il est invaincu, et semble invincible. Sa quête est celle, bien souvent associée au tantrisme, de la puissance royale suprême, celle de la monarchie céleste. Il est le Qitian dasheng 齊天大聖, « le grand saint égal du ciel » et est sur le point de mener à son terme le « grand grabuge au palais céleste » (*da nao tiangong* 大鬧天宮). Plus tard dans le roman, au chapitre 81, Sun Wukong reprendra d'ailleurs un moment la terrible pose qui sera aussitôt qualifiée de « figure fondamentale du grand grabuge au palais céleste » :

Il se changea en la figure fondamentale du Grand grabuge au palais céleste : trois têtes, six bras, ses six mains refermées sur trois gourdins, chargeant à grand tintamarre et fracas à travers la forêt.

Lorsqu'il a revêtu cette pose de souveraineté martiale, le roi des singes est dit, de fort tantrique façon :

Pouvant faire le mal, pouvant faire le bien, à présent bien et mal de lui dépendent ; bienveillant, il se fait bouddha ou immortel ; féroce, il se couvre de poil et porte des cornes. Des transformations infinies ébranlent le palais céleste, généraux du tonnerre et soldats divins contre lui ne peuvent rien.

Enfin, au-delà de toutes ces identités divines, démoniaques ou mystiques, Wukong est un maître de la répartie, de la moquerie, de l'insolence : j'invite le lecteur à se reporter au texte de la *Pérégrination* pour l'écouter se gausser de son maître le moine et de son condisciple le cochon lorsque ceux-ci, arrivés au Pays des femmes, ont inconsidérément bu l'eau de la « Rivière des enfantements » qui permettent aux habitantes de se reproduire et se retrouvent, l'un et l'autre, terrifiés d'être enceints...



Collections de la BULAC, cote [EFOB CHIN LITT 4 \(I\)](#).

## Hubris et malice : la carrière de Wukong après le *Xiyou ji*

Après la publication de la *Pérégrination*, le personnage du Roi des singes ne devait plus quitter les scènes de théâtre, les autels des temples, et le cœur du public chinois. Les comédiens de l'opéra chinois l'incarnaient, s'aidant d'une gestuelle martiale et comique que répliquaient les mediums possédés par le Roi dans les temples qui lui consacraient un culte ; le roman était lu et décrypté par des taoïstes qui le consultaient comme un manuel d'alchimie intérieure<sup>18</sup>. Le XX<sup>e</sup> siècle devait marquer un changement dans l'usage de la *Pérégrination* et de son simiesque héros<sup>19</sup> : on oublia sciemment, un peu de la substantifique moelle du récit pour revenir vers son comique et sa fantaisie : en 1941, le Roi des singes fut le héros d'un des premiers dessins animés chinois. Influencé par les studios Disney, les frères Wan dessinèrent un héros malicieux et malingre, qui n'était pas sans évoquer la silhouette de Mickey Mouse<sup>20</sup> ! Les artistes chinois représentaient le Roi des singes depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, mais au XX<sup>e</sup>, les adaptations se multiplièrent, en Chine comme à l'étranger : les grands illustrateurs Zhao Hongben (1915-2000) et Qian Xiaodai (1911-1965) illustrèrent en ligne claire traditionnelle l'album [\*Le roi des singes et la sorcière au squelette\*](#), qui fut traduit en de nombreuses langues. Les mêmes années, commençaient à circuler les versions en petits fascicules de *lianhuanhua* (bande dessinée traditionnelle chinoise, littéralement : images enchaînées), dont les éditions Fei ont publié une traduction française intégrale il y a quelques années<sup>21</sup>. Parmi les versions étrangères, on peut citer l'adaptation italienne de 1976, *Le Singe* (traduction française Dargaud, 1980) adaptation à la sauce érotico-maoïste, au service de laquelle le grand dessinateur Milo Manara mit tout son talent.





Collections de la BULAC, cote [BULAC RES MON 8 6920](#).



Collections de la BULAC, cote [BULAC RES MON 8 6920](#).

Mais au fond, à travers le monde, c'est un avatar à la fois tonique et infidèle, le manga *Dragon Ball* d'Akira Toriyama qui a peut être multiplié la figure de Sun Wukong/Sangoku de la plus prodigieuse façon, tout en l'entraînant très loin de sa saveur initiale. Car, comme d'ailleurs bien des classiques de la littérature occidentale tels que les *Voyages de Gulliver* ou le *Roman de Renart*, la *Pérégrination* fut adaptée, un peu à contresens, pour devenir un classique de la littérature de jeunesse. Combien de générations d'enfants chinois n'ont-elles, du coup, brandi des répliques en bois ou plastique du gourdin Bonplaisir, l'arme légendaire du roi des singes ? Mais son ubiquité même, auprès des jeunes comme des vieux, des savants jusqu'aux illettrés a permis à la figure de Sun Wukong de se confondre avec une hubris bien chinoise, un rêve d'héroïsme rebelle qui traverse toute la société, des jeux d'enfants à la haute politique de l'État. Dans les années 1960, lorsque le président Mao, frustré d'une grande partie de son pouvoir par ses camarades de parti, préparait l'assaut contre « le quartier général » qui emporterait la Chine entière dans le chaos de la Révolution culturelle, il composa un poème faisant une allusion menaçante à la figure d'un Sun Wukong prêt à revenir châtier ses ennemis :



Collections de la BULAC, cote [BULAC MON 16 3683](#).

Le Singe d'Or brandit son bâton fabuleux,  
Et l'univers de jade est purgé de poussière.  
On acclame aujourd'hui le grand Sun merveilleux,

Car de nouveau s'élève une brume sorcière.

Il devait peu après passer à l'acte, lâchant, comme Sun Wukong multipliant ses petits singes, les hordes meurtrières et juvéniles des gardes rouges à l'assaut du « Palais céleste » de la haute bureaucratie communiste<sup>22</sup>... Combien de coups de son terrible gourdin aurait infligé Wukong, s'il avait consenti à se manifester, à Mao Zedong, cet empereur de jade se prenant pour un rebelle ? Ayons la sagesse de ne pas réduire à un seul de ses visages la trogne hilare, grimaçante, et pleine de redoutable beauté de notre roi des singes.



## NOTES :

1. [\*Si-yu-ki : Buddhist records of the Western World\*](#), translated from the Chinese of Hiuen Tsiang (A.D. 629) by Samuel Beal, Delhi : Motilal Banarsidass, 1981.
2. [\*Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde, depuis l'an 629 jusqu'en 645 : suivie de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-thsang\*](#), traduite du chinois par Stanislas Julien, Paris : Imprimerie impériale, 1853.
3. L'édition moderne de référence est celle de Renmin wenzue (Pékin, multiples rééditions). Les deux traductions les plus complètes sont [\*La Pérégrination vers l'Ouest\*](#), trad. d'André Lévy, Paris, Gallimard, 1991 (La Pléiade) ; [\*The Journey to the West\*](#), translated and edited by Anthony C. Yu, Chicago, London : University of Chicago Press, 1980. L'abrégé confectionné par Arthur Waley sous le titre [\*Monkey\*](#) peut servir d'introduction au cycle. Il a été retraduit en français.
4. L'étude fondamentale sur les origines des personnages du *Xiyou ji* reste celle de Glen Dudbridge, Glen Dudbridge, [\*The Hsi-yu chi : a study of antecedents to the sixteenth-century Chinese novel\*](#), Cambridge : Cambridge University Press, 1970, qu'il compléta par l'article « The Xiyou ji monkey and the fruits of the last ten years », *Chinese Studies*, 6-1, 1988, p. 463-486 (article repris dans le livre de Dudbridge, *Book, tales and vernacular cultures*, Brill, 2005).
5. Sur le taoïsme et la quête de l'immortalité, on renverra à l'étude classique de Kristofer Schipper, [\*Le corps taoïste : corps physique, corps social\*](#), Paris : Fayard, 1982 ; un bon ouvrage d'introduction est celui de Pierre-Henry de Bruyn, [\*Le taoïsme : chemins de découvertes\*](#), Paris : CNRS éditions, 2009. Plus spécifiquement sur l'immortalité, on lira les savants commentaires de Robert Ford Campany, [\*To live as long as heaven and earth : a translation and study of Ge Hong's traditions of divine transcendentals\*](#), Berkeley : University of California Press, 2002.
6. La meilleure étude sur les personnages d'esprits renard est celle de Rania Huntington, [\*Alien kind : foxes and late imperial Chinese narrative\*](#), Cambridge, MA : Harvard University Asia Center, 2003.
7. Robert Campany, « Demons, gods, and pilgrims : the demonology of the Hsi-yu chi », [\*Chinese literature : essays, articles, reviews\*](#), 7 (1985). p. 95-115
8. R. H. van Gulik, [\*The gibbon in China : an essay in Chinese animal lore\*](#), Leiden: Brill, 1967.
9. Traduction de ce récit sous le titre *Le singe ravisseur* par André Lévy dans [\*Histoires extraordinaires et récits fantastiques de la Chine ancienne : chefs-d'œuvres de la nouvelle \(Dynastie des Tang, 618-907\)\*](#), Paris : GF Flammarion, 1998.
10. On trouvera ce conte dans « Comment Fleur de Pêcher dama le pion au stratège matricide et au saint confucéen : six contes populaires chinois », in [\*Une robe de papier pour Xue Tao : choix de textes inédits de littérature chinoise\*](#), sous la direction de Vincent Durand-Dastès et Valérie Lavoix, Paris, Espaces et signes, 2015, p. 45-86.
11. On trouvera ce conte, malheureusement pas encore traduit, dans ce recueil : Mo Langzi 墨浪子 deng bian zhuan 等編撰, [\*Xihu jiahua deng san zhong 西湖佳話 : 等三種\*](#) ; Nanjing : Jiangsu guji chubanshe, 1993.
12. Meir Shahr, « The Lingyin si Monkey Disciples and the Origins of Sun Wukong », [\*Harvard Journal of Asiatic Studies\*](#), Vol. 52, No. 1 (Jun., 1992), pp. 193-224.

13. Catherine Despeux, [\*Le chemin de l'éveil : illustré par le dressage du buffle dans le bouddhisme chan, le dressage du cheval dans le taoïsme, le dressage de l'éléphant dans le bouddhisme tibétain\*](#), Paris : l'Asiathèque, 1981.
14. Sur l'influence du bouddhisme ésotérique sur la culture d'Asie orientale, je me permets de renvoyer au volume collectif [\*Empreintes du tantrisme en Chine et en Asie orientale : imaginaires, rituels, influences\*](#). Textes rassemblés par Vincent Durand-Dastès, Leuven : Peeters, 2016 (Mélanges chinois et bouddhiques, 32).
15. Victor H. Mair, « Suen Wu-kung = Hanumat? The Progress of a Scholarly Debate », in *Proceedings of the Second International Conference on Sinology*, Taipei: Academia Sinica, 1989, p. 659-752.
16. Poul Andersen, [\*The demon chained under turtle mountain : the history and mythology of Chinese river spirit Wuzhiqi\*](#), Berlin : G-und-H-Verl., 2001.
17. On trouvera ce texte traduit en appendice de la traduction de la [\*Pérégrination\*](#) par André Lévy.
18. Voir les passages sur la *Pérégrination* dans David L. Rolston et al., [\*How to read the chinese novel\*](#), Princeton (N.J.): Princeton university press, 1990.
19. On renverra le lecteur au très intéressant livre de Sun Hongmei, *Transforming Monkey: Adaptation and Representation of a Chinese Epic*, Seattle: University of Washington press, 2018 ; un amateur enthousiaste de la *Pérégrination* met régulièrement en ligne depuis Taiwan des documents sur le roman et son héros principal sur le blog [\*Journey to the West Research\*](#).
20. Sur les adaptations en dessin animé, voir Nick Stember, [« The Many Faces of Sun Wukong: Three Classic Cartoon Adaptations of Journey to the West »](#), mise en ligne janvier 2015.
21. *Voyage vers l'ouest, d'après l'œuvre de Wu Cheng'en*, traduction de Nicolas Henry et Si Mo, Paris : éditions Fei, 2014.
22. On lira avec profit à ce sujet la méditation de Geremie R. Barmé, [\*A Monkey King's Journey to the East\*](#), janvier 2017.